

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LES FLEURS DE LA CHARITÉ

SOMMAIRE : Nouvelle Mode, A. Nimesvais — Vie de M. Le Prévost — Des Théâtres, Th. Lefebvre — L'Aumône, conte espagnol — Résignation — Un Divorce — Monsieur le Curé, au Bal, Alexandre Leclerc — Notre Concours — Correspondance.

NOUVELLE MODE

Comme vous le constaterez dans l'article *Correspondance*, peu de monde s'est préoccupé de suivre la mode. N'allez pas croire que je sois désappointé ! Je connais trop mes lecteurs pour cela. Une mode de \$1.25, la belle affaire ! Est-ce la peine de se déranger pour si peu ? La mode doit conduire à des folies, et vous avouerez que n'est pas fou celui qui dépense cette somme. Attendons le prochain article et nous verrons si cela vaut la peine.

Eh bien ! vous avez raison. Je pense même que vous ferez mieux de suivre les deux modes à la fois ; vous donnerez plus, et vous aurez sans aucun doute quelque chose de bien. — Je suis un peu embarrassé pour vous exposer l'objet de ma demande. Ce n'est pas qu'il s'agisse d'une chose bien exorbitante, mais je voudrais vous raconter une historiette qui vous fera comprendre ce qui manque à nos enfants : cette histoire demande une certaine légèreté de plume ; essayons toujours ?

C'est un spectacle curieux que de voir nos trois cent cinquante enfants jouant dans la cour durant la récréation de midi. L'ardeur est magnifique, les jeux vont grand train, les cris sont étourdissants. — Je me promenais à quelque distance, dans une cour en contre-bas, lorsqu'un cri poussé par cinquante gosiers des plus rauques attira mon attention. Il y avait dans ce cri de la réprobation, de la stupeur, de la moquerie. Craignant un scandale ou un accident, je me dirige vers le théâtre de la tragédie dont j'ignorais l'objet. Le bruit venait d'un groupe d'enfants qui s'étaient massés au pied d'un des escaliers qui relie nos cours disposées en terrasse. Un enfant était assis sur les marches de l'escalier. Se livrait-il à l'exercice d'une royauté fugitive, en rendant la justice du haut de ce trône improvisé ? ou bien, professeur d'un nouveau genre, dispensait-il à ses camarades un enseignement utile autant qu'agréable ? — Son air ne me permettait pas d'accepter l'une ou l'autre de ces deux suppositions. Une modeste rougeur

couvrait ses joues, ses yeux baissés n'avaient rien de la majesté du juge ou de l'assurance du professeur : j'étais en présence d'un persécuté. Disperser l'émeute enfantine fut l'affaire d'un instant. Pour compléter ma bonne œuvre, il me fallait délivrer la victime haut-perchée. Mais comment vous le dire, le pauvre enfant me regarda tout confus comme pour me demander de le laisser assis. Eh ! pourquoi donc . . . Allons, c'est ici que vous m'embarrassez. . . . Puisque j'ai commencé, il faut bien le dire. . . . Le bon La Fontaine va me venir en aide : vous connaissez certaine fable dans laquelle un bon père de famille dit à ses fils : " Travaillez, prenez de la peine, c'est le *fonds* qui manque le moins." Hélas ! à notre pauvre enfant c'était le *fond* qui manquait le plus : ses habits étaient troués, et ce n'était pas précisément aux coudes. Ses camarades malicieux n'avaient pas été longs à s'en apercevoir et, pris d'un scrupule peu sincère, ils avaient protesté de leurs cris. Une pièce était urgente, et le malheureux n'avait trouvé qu'une pièce. . . . de bois pour s'asseoir !

Comprenez-vous maintenant ce que je demande ? A la Toussaint, nous distribuerons, à plus de 150 enfants, pantalons et capots ; c'est bien la mode d'hiver, et je ne vous ai pas trompés en vous promettant de vous tenir au courant des dernières nouveautés. Pour \$5,00 vous habillerez chaudement un enfant qui, au moment où j'écris, attend avec impatience qu'il fasse plus froid, afin que touchés de sa misère nous lui donnions l'habit qui lui manque.

A. NUNESVAIS, Ptre.

De la Congr. des Frères de S. Vincent de Paul.

Vie de M. Le Prévost

(Suite)

Fondation de la Conférence Saint-Sulpice

" Environ deux ans après la fondation de la Conférence de saint Vincent de Paul, alors qu'elle commençait à se recruter en dehors des trois groupes d'étudiants qui en avaient été les premiers membres, tout à coup une grande discussion s'éleva, par le fait de l'un des derniers venus, lequel cependant était, sans contredit, le plus réfléchi, le plus doux, le plus pacifique de tous.

" Ce survenant, ce brandon de discorde, c'était M. Le Prévost. Un vieux comparativement ; un fonctionnaire, un boi-

teux voulait brouiller, disperser, détruire la conférence, fouler aux pieds le grain en germe, éteindre le foyer de l'amitié, de la charité et de l'union des étudiants catholiques ; et le tout, parce que M. Le Prévost avait émis l'idée d'étendre le cercle d'action de la Conférence de saint Vincent de Paul, en essayant d'en établir une semblable d'abord à Saint-Sulpice, et puis ailleurs, s'il était possible.

« Cette proposition souleva une tempête si violente qu'au lieu de faire semblant de dormir, comme c'était sa coutume en pareille occasion, M. Bailly, qui présidait, se hâta de renvoyer la discussion à huitaine et de lever la séance ; mais Frédéric Ozanam n'avait rien dit, et déjà ce silence mettait en suspicion le groupe des étudiants de la rue Madame, pensionnaires de M. Bailly, et ceux de la rue de Tournon et de la rue de Buci surtout étaient en ébullition ; j'en faisais partie, et lorsque M. Paul de Laperrière nous lisait le discours qu'il préparait contre M. Le Prévost, je ne trouvais pas que ce discours fût assez foudroyant.

Vint enfin le jour du grand combat. Avant l'heure, la conférence était au complet, et dans le petit salon de la rue de l'Estrepade, plus animé que jamais, un jeune champion de la rue de Buci se distinguait entre tous par sa pétulance.

M. Le Prévost en fut inquiet, et ce ne fut pas sans peine qu'il parvint à le faire taire et à le rendre doux comme un mouton.

Mon bon ami, lui dit-il, apaisez-vous, je vous en prie : vous croyez combattre ma proposition : eh bien, vous vous trompez. Ce n'est pas moi qui ai songé à dédoubler la conférence, c'est la sœur Rosalie ; elle y tient absolument, et vous ne pouvez pas contester sa compétence.

Au nom de la sœur Rosalie, le jeune discoureur, complètement désarçonné, n'eut plus qu'à se laisser asseoir sur le dernier rang de chaises, à côté de M. Le Prévost, qui pourtant n'avait plus besoin de le contenir.

La séance s'ouvrit : M. Paul de Laperrière lut son discours ; Frédéric Ozanam lui répondit, et sans paraître le contredire, finit par conclure en faveur de la proposition de M. Le Prévost : et le bon M. Bailly n'eut qu'à la mettre aux voix, et un œil à ouvrir pour la voir adoptée.

Evidemment, l'inspiration de la sœur Rosalie avait été communiquée au groupe Bailly, Ozanam et Cie. Quant à M. Le

Prévost qui, jusque-là, n'avait soufflé mot, dès que la proposition fut votée, il tira de sa poche et de dessous sa chaise du papier, une écritoire, un flambeau et un briquet phosphorique, et enfin il se leva en disant : " C'est fait, venez."

" Aussitôt, trois ou quatre jeunes gens, placés à sa gauche, se levèrent et descendirent avec lui dans le grand amphithéâtre, pour inaugurer la deuxième conférence. M. Paillé portait la chandelle, les trois autres suivaient, et M. Le Prévost, sortant le dernier, les mains pleines et le cœur satisfait utilisa la conversion du fougueux jeune homme en le priant de vouloir bien refermer la porte doucement, de peur de troubler la séance. Personne, en effet, ne se retourna.

" Le témoin de cette scène, resté seul sur le dernier rang, put réfléchir, tout à son aise, sur les inconvénients de la présomption, la vanité des discours et l'efficacité des résolutions puisées à bonne source.

" Et c'est ainsi que la Conférence de saint Vincent de Paul, détachant son premier essaim, s'étendit et devint l'œuvre des Conférences de saint Vincent de Paul, répandues aujourd'hui dans tout l'univers catholique."

M. Le Prévost pouvait-il prévoir les suites de cette décision; nous ne le pensons pas : mais cependant Dieu s'est servi de lui pour donner à cette société naissante cet élan d'expansion. Cette œuvre qui aurait pu se limiter à une ville et peut-être à une paroisse, est aujourd'hui répandue dans le monde entier.

(A suivre)

DES THEATRES

I

S'il faut en croire les plaintes des laïques, il n'est pas de matière où la doctrine des prédicateurs soit plus exagérée que celle des théâtres. Les prêtres sont sans cesse à nous dire que les théâtres sont dangereux, que la fréquentation des spectacles met en péril le salut des âmes, et pourtant les personnes les plus honnêtes, voire même les plus scrupuleuses, ne laissent pas d'admettre qu'elles n'y voient aucun mal.

Ceci nous remet en mémoire un trait singulier. Une de ces bonnes vieilles gens, que l'excellence des intentions dispense de raisonner, s'était rendu, avec sa fille et sa femme, à une

représentation de la Mascotte. Il s'était grandement amusé. Le lendemain il racontait à un religieux ses aventureuses courses devant les tréteaux. Le cher homme n'avait rien trouvé de répréhensible, rien, absolument rien. Mais, lui fit-on remarquer, voudriez-vous que de semblables aventures vinsent à se passer dans votre maison, que votre fille, cette fille que vous avez vous-même conduite au spectacle, en fût l'héroïne ? OH ! NON. Voilà le nœud même de la difficulté : les acteurs représentent des aventures qui ne seraient point tolérées dans une maison respectable. Est-il permis à un chrétien, ou même à un honnête homme suivant le monde, de les encourager de sa présence ? Est-il permis de contempler des scènes qu'il serait coupable de reproduire soi-même ?

D'abord, les acteurs ne sont point de simples brutes dont les actes irrépréhensibles peuvent être encouragés par des applaudissements. Nonobstant le peu d'intérêt que peuvent nous inspirer leurs tristes agissements, ils n'en sont pas moins créés à l'image de Dieu, et le baptême est venu ajouter un nouveau cachet de sainteté à cette image. Or, quand nous voyons des jeunes gens et des jeunes filles s'exhiber en public, rechercher des applaudissements de leurs paroles à double sens, de leurs passions scandaleuses, est-il possible qu'une âme bien née, une âme qui a conscience d'elle-même, puisse ne pas gémir sur de pareils égarements ? Est-il possible de trouver des cris d'admiration, des rires approbateurs ? Il nous semble que non.

Comment ! les jeunes filles que la nature nous a appris à regarder comme des fleurs de la plus exquise pureté, des fleurs dont la tige se ternit au moindre souffle, vont devenir des appâts pour le vice ? Elles vont se livrer à ces actes honteux qui produisent l'opprobre et le déshonneur chez ceux qui en sont reconnus coupables, et cela pour l'amusement de la multitude ? Sommes-nous dans un siècle chrétien, ou sommes-nous retournés aux plus mauvais jours du paganisme ?

Appelons devant nous quelques-uns de ces citoyens, assis au premier rang, qui se croient respectables.

Approchez, digne personnage, et répondez, s'il vous plaît, à quelques-unes de nos questions : Vous venez d'applaudir des deux mains cette artiste toute pimpante. J'en suis des plus heureux. Je suis moi-même ami des acteurs et je veux aug-

menter le cercle de leurs connaissances. Demain, le théâtre sera fermé. J'en profite pour me rendre chez vous en compagnie de cette belle enfant de la scène. J'apprends qu'il y aura réunion de famille, et mademoiselle aura l'occasion de connaître non seulement votre épouse et vos chers enfants, mais encore une quantité d'autres parents et amis. Comment ! Cette proposition aurait le tort de vous déplaire ? C'est bien vous qui applaudissiez avec frénésie.

Pauvre esprit humain, que tu es bien peu constant. Mais vous, bon père de famille, qui amenez vos enfants dans ces antres de scandale, ne craignez-vous que les exemples portent leurs fruits ? N'est-ce pas par les yeux et les oreilles que le vice entre plus facilement dans les âmes, et surtout les jeunes âmes ? Les garçons et les filles verront-ils sans cesse des scènes scabreuses se dérouler sous leurs regards, sans être tentés de joindre la pratique à la théorie ? Vos enfants sont-ils de pierre et de marbre que les passions, cause de la perte d'un si grand nombre, les laissent absolument insensibles ? Chaque soir ils vont se repaître les yeux de corruption, et la corruption ne se glissera pas à l'intérieur !

Je suis allé moi-même au théâtre, afin qu'on ne me reproche pas de parler de ce qui m'est inconnu, et j'ai été témoin de ce qui s'y passe. Voyez avec quelle attention les jeunes gens suivent les scènes d'amour. Voyez, si les passions laissent l'auditoire insensible. Et pourrait-il en être autrement ? Si les auditeurs n'entraient pas dans l'esprit de la pièce, si les acteurs ne représentaient pas avec plus ou moins d'ardeur les passions des personnages imaginaires de la pièce, l'auditoire dormirait.

Coupables donc, et grandement coupables sont les pères de famille qui conduisent leurs enfants dans de semblables antres du vice et du scandale.

Mais au moins les gens âgés, que rien ne saurait émouvoir, ne pourront-ils pas se payer ce plaisir ? Il faut dire non une fois de plus. Aucun âge ne permet de s'exposer au péril. C'est pour les gens âgés comme pour la jeunesse qu'il a été écrit : Celui qui aime le danger y périra.

De plus, est-il permis de donner le mauvais exemple ? Surtout si vous avez des enfants ou d'autres personnes sous vos soins, ne craignez-vous pas que l'on s'autorise de vous ? Ce que fait le père, n'est-il pas un sujet d'imitation pour l'enfant ? Les personnes en autorité doivent prendre le plus grand soin de ne rien faire qui puisse servir de base à une imitation coupable.

THOMAS LEFEBVRE.

L'AUMÔNE

LÉGENDE ESPAGNOLE

Il y avait deux frères qui avaient hérité de leurs parents une fortune honnête ; l'aîné épousa une femme qui avait du bien, celle du second n'avait rien. La fortune sourit à l'aîné qui s'enrichit, et fit défaut au plus jeune qui sans réussir s'épuisa de travail et finit par tomber dans la misère.

Il arriva que l'aîné et sa femme en s'enrichissant devinrent avarés. Leur cœur s'endurcit, et ils s'éloignèrent de Dieu.

Les autres, au contraire, étaient restés dans leur pauvreté, résignés, modestes et si compatissants pour la misère d'autrui, qu'ils partageaient leur morceau de pain avec plus pauvres qu'eux. Ils s'étaient en même temps maintenus bons chrétiens et vrais dévots, et l'objet tout particulier de leur culte était un *Jésus de Nazareth* que l'on voyait dans leur voisinage, et qui couronné d'épines et chargé de sa croix, disait au passant par la voix d'une inscription placée au-dessous de la sainte effigie : *Que celui qui m'aime prenne sa croix et me suive*. Après avoir lu cette inscription les bons époux embrassaient chaque fois avec une nouvelle ardeur la croix que le Seigneur leur avait envoyée comme pour les attirer à lui.

Le mari tomba malade, et quand toutes leurs ressources furent épuisées et que tout ce qu'ils possédaient eut été vendu pour subvenir aux frais de la maladie, il dit à sa femme d'aller demander un secours à son frère. Celle-ci fit ce que son mari lui avait commandé, mais son beau-frère et sa belle-sœur la reçurent mal et même avec dureté, lui reprochant en face la ruine de leur frère, qu'ils imputaient, comme c'est l'usage en pareil cas, à sa mauvaise administration. Pour tout secours, ils lui donnèrent une somme insignifiante.

La pauvre femme retourna chez elle humiliée et bien triste, et raconta à son mari ce qui lui était arrivé ; mais celui-ci excusa son méchant frère, et à peu de jours de là, se voyant en état de se lever, il voulut aller lui exposer lui-même ses embarras et sa détresse.

Le frère dont le cœur était déjà endurci, se fâcha en le voyant ; il ne voulut pas l'écouter, et lui jetant une pièce de monnaie à la figure, il lui signifia qu'il eût à travailler, puisqu'il était en état de le faire, et que loin de songer à l'importuner de nouveau, il ne mît plus les pieds chez lui.

Le pauvre homme, qui était endurant, ne répondit rien, prit la petite pièce de monnaie, rentra chez lui et dit à sa femme :

“ Prends cet argent, le dernier que nous aurons demandé à notre frère ; achète du pain et ce qu’il faut pour mettre un petit pot-au-feu, et comme ce sera le dernier que nous mangerons je vais inviter notre père Jésus de Nazareth à venir le partager avec nous.”

Aussitôt il sortit, et s’agenouillant devant le Christ, il lui dit : “ Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez dans ma pauvre demeure, et pourtant je viens vous prier d’y venir pour la sanctifier ; j’ai bien peu de chose à vous offrir, Seigneur, mais je vous invite à ma pauvre table, puisque si souvent vous avez admis à la vôtre ce misérable pécheur. Seigneur, vous qui ne méprisez pas les petits, acceptez ce qui vous est offert de si bon cœur. ”

En entendant ce discours, le Christ inclina la tête comme pour dire qu’il faisait droit à la requête, et le brave homme s’en retourna chez lui avec une telle joie au cœur qu’il en était suffoqué, et que les paroles restaient étranglées dans son gosier. Seulement de grosses larmes coulaient sur son visage, comme si chacun de ses yeux eût été une fontaine.

Enfin il put s’écrier en s’adressant à sa femme : “ Jésus, mon doux Jésus, viendra s’asseoir à la table du pauvre, le Roi des rois entrera dans la maison de son infinie créature : prépare-la donc chère femme ; quelle soit propre surtout. Donne-lui une couche de chaux, qu’elle soit blanche et nette pour plaire au Seigneur ! ”

La femme se mit aussitôt en devoir de tout arranger, et la maison, petite et pauvre mais éclatante de propreté, n’avait pas mauvaise apparence.

Avant le coup de midi on frappa à la porte. C’était un pauvre qui demandait l’aumône et qui en avait grand besoin.

“ Je n’ai rien, se dit la bonne femme, mais le dîner est prêt, et quoique ce soit peu de chose, je donnerai ma part à ce nécessaire et je ne dînerai pas.”

Elle atteignit aussitôt le pain, en coupa une tranche, tira de la marmite une assiettée de ce qu’elle contenait et la donna au mendiant qui mangea et bénit, en s’en allant, la maison charitable où on l’avait secouru.

Cependant l’après-midi se passait et Jésus de Nazareth ne

venait pas. Ce que voyant le mari, il alla retrouver la sainte image, s'agenouilla de nouveau et rappela au Seigneur sa promesse.

“ J'ai été chez toi, répondit Jésus ; vous m'avez reçu dans votre maison et vous m'y avez donné à manger, et c'est pour cela que je l'ai bénie. ”

Le pauvre homme s'en revint chez lui, si content et si fier que son cœur ne tenait plus dans sa poitrine, et il rapporta à sa femme ce que le Seigneur lui avait dit.

A dater de ce jour tout prospéra, tout fut bonheur dans cette maison, où l'on avait enduré l'infortune avec tant de patience et de résignation, où l'on s'était ôté le pain de la bouche pour le donner au pauvre.

La belle-sœur, qui était très envieuse, aurait bien voulu savoir d'où venait ce changement dans la situation des bons époux.

Elle alla donc les voir, leur fit mille cajoleries, et finit par les questionner sur ce qu'elle était si curieuse d'apprendre.

Les braves gens, simples de cœur, lui racontèrent dans leur bonne foi comment ils avaient invité Jésus de Nazareth à venir chez eux, et comment ce Seigneur, si bon et si accessible à tous, avait daigné venir dans leur maison et l'avait bénie.

L'avaricieuse femme se hâta d'aller raconter à son mari ce qu'elle avait découvert, et ils convinrent ensemble que celui-ci irait inviter Jésus de Nazareth. Jésus, dont la clémence ne dédaigne aucun de ceux qui l'invoquent, ne le refusa point. A peine informée de la réponse, la femme se mit à orner pompeusement sa maison et à y préparer un splendide festin.

Au jour marqué, comme ils étaient à attendre leur convive avec une joyeuse impatience, un pauvre se présenta à leur porte. Il demanda l'aumône et en avait grand besoin. Mais ils la lui refusèrent, et comme il insistait et renouvelait ses supplications, la femme saisit un bâton et lui en appliqua un tel coup, qu'elle lui fit une blessure à la tête.

Voyant cependant que Jésus ne venait pas, le mari s'en fut s'agenouiller devant l'effigie qui portait une blessure de plus à la tête, et lui dit :

“ Seigneur, n'aviez-vous pas promis de venir chez moi ?

— Et j'y ai été, répondit le Seigneur ; mais vous n'avez pas voulu me recevoir, vous m'avez chassé et vous m'avez blessé. ”

L'homme s'en alla désespéré. Comme il arrivait à sa maison, il ne trouva plus que des décombres. Sa maison avait pris feu et en un instant toutes ses richesses avaient été réduites en cendres.

Résignation

Ce que vous m'aviez donné pour le temps a passé comme le temps. Qu'importe que ces fleurs aient péri, que ces chansons soient éteintes, qu'à ce soleil brillant ait succédé cette ombre ?

Ce que vous m'avez donné pour l'éternité je le possède encore, quoique je ne le voie plus. La mort est entrée de votre part dans ma maison pleine de berceaux. Elle a pris la jeune mère, elle a pris les petits enfants, et j'ai nié la mort.

En présence de la mort, votre Eglise, mère immortelle, allume des flambeaux, symbole de la vie, et, d'une voix assurée, elle chante vos victoires sur la mort. Ceux qui ne sont plus avec moi, Seigneur, sont avec vous. Je sais qu'ils vivent, je sais que je vivrai. Ils sont sortis de la vie, mais non pas de ma vie. Croirai-je mort ce qui est vivant dans mon cœur ?

... Celui qui aime Dieu restera dans la joie au milieu des tribulations. La mort n'arrache rien, elle plante. Du glaive de la mort Dieu a fait le socle de sa charrue. Nous le savons, et notre âme n'est déchirée que pour recevoir des germes éternels.

(LOUIS VEUILLOT. *Çà et là.*)

UN DIVORCE

CONTE PROVENÇAL, DÉDIÉ A NOS VOISINS DES ETATS-UNIS

Alzonne depuis longtemps faisait querelle à Brancas et, depuis longtemps, Brancas cognait, giflait, fouaillait Alzonne. Ah ! les braves gens ! Pour ceci, pour cela, pour rien, ils faisaient un sabbat de malédiction. Dès que l'un disait noir, l'autre disait blanc. L'un disait *bi*, l'autre disait *ba*. Et les injures commençaient : les taloches suivaient vite.

Ici-bas, on se dégoûte de tout, même des meilleures choses. Cela est si profondément vrai qu'Alzonne et Brancas se lasèrent, celle-là de quereller, celui-ci de cogner.

— Il faut se quitter, sortir de cet enfer, — dirent-ils un ur.

Et, événement incroyable ! ils tombèrent d'accord sur ce point.

— Quittons-nous, mais pour tout de bon. Ne nous remettons plus jamais ensemble, comme font ces pauvres d'esprit qui, tous les huit jours, se séparent et, tous les mois, se réconcilient. Ils sont la risée de la commune. Nous. . . il faut nous désunir selon la mode d'aujourd'hui. Homme, il faut divorcer.

— Divorçons. Allons trouver ceux qui nous marièrent, prions-les de rompre le pacte. Je crois que c'est ainsi que l'on opère. — Femme, je le crois.

Et ils partent.

Il n'y avait personne à la mairie. Un jour férié ! tout était fermé, vous le pensez bien. De là ils vont vers M. le curé. Toc, toc ? ils entrent, saluent, s'asseyent avec émotion. Alzonne tousse, crache, se mouche et (elle avait la langue bien pendue et le ton douxereux, lorsqu'elle voulait) elle dévide son échiveau. Elle en arrive au *démariage*.

En bon mari, Brancas vient à la rescousse pour demander au curé de les divorcer.

— Ah ça ! êtes-vous nés imbéciles ou l'êtes-vous devenus ? — leur jette celui-ci, stupéfait, indigné. — Qu'est-ce que vous me racontez là ? cela ne se fait point ! Sortez-vous cela de la tête ! Oh ! par exemple, par exemple ! . . . par exemple ! . . . Sapristi ! A-t-on jamais vu ? . . . Mais Brancas :

— Sapristi ! vous dites. Hé ! sapristi de sapristi ! parce que nous ne sommes que des paysans, monsieur le prêtre, est-ce un motif de refuser ? Nous en valons d'autres, fichtre ! Dans le grand monde, on divorce. Té, nous voulons divorcer.

Le curé allait, venait, suait sang et eau, faisait les grands bras. Et il parlait, il parlait. . . Il leur parlait de l'Église qui interdit ces sortes de choses. Il leur criait ceci, le reste, tout le diable et son train, tout ce qu'il savait, tout ce qu'il imaginait. Il s'époumona.

Immobiles, silencieux, les deux autres laissaient passer l'averse. Le curé finit par leur dire :

— Écoutez, braves gens, puisque vous êtes si obstinés, eh bien, je vous l'avoue, j'ai un moyen de vous démarier. Si vous êtes patients, je l'essaierai. Mais, je vous en préviens, ce sera dur, ce sera extrêmement dur.

— Vous voyez bien. Quand nous vous le disions ! — exalta

Branças. — Allons, monsieur le curé, vous vous êtes assez fait tirer l'oreille. Les paroles longues rendent les jours courts. Agissez vite, car, franchement, nous ne pouvons plus y tenir.

Ils montèrent tous les trois à la sacristie ; et là, les deux mal mariés s'agenouillèrent. En un clin d'œil, le curé fut prêt. Il s'avança avec un missel qui pesait au moins dix livres, épais, épais . . . Il l'ouvrit. Pendant un moment, il remua les lèvres.

Puis :

— Toi, — dit-il à Branças, — tu veux quitter Alzonne, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le curé.

L'Homme de Dieu prit son élan et, pan ! un coup de missel sur la tête de Branças, un coup qui fit trembler toutes les vitres. Branças n'avait pas sourcillé. — Toi, — dit le curé à Alzonne, — tu veux quitter Branças, n'est-ce pas ?

— Oui, monsieur le curé.

Pan ! encore un coup de missel.

— Au diable ! — gémit la pauvre femme, — vous auriez pu frapper moins fort. J'ai vu, moi, trente-six chandelles.

Une pause et, zou ! de nouveau le prêtre brandit le saint livre pour frapper de nouveau Branças. Mais, cette fois, Branças n'attendit pas la fin. Il se leva.

— Ah ! mais, — se rebéqua-t-il, — vous vous moquez de nous, je pense ? Il n'est pas nécessaire de frapper de cette façon.

Alors, le prêtre, gravement :

— Je te l'avais bien dit, mon brave, qu'il serait dur, extrêmement dur, le moyen. Aie patience. Ce sera bientôt fini . . . Dès que j'en aurai assommé un . . . l'autre pourra se remarier.

Et Alzonne et Branças s'enfuirent.

Ils sont demeurés ensemble et font bon ménage depuis.

(*La France Illustrée*).

Si nous avons la charité, que d'occasions nous trouverons d'en faire sentir les heureux effets aux pauvres : donner un morceau de pain aux dénués, une consolation à toutes les douleurs, un cœur et des bras à tous les délaissés.

S. VINCENT DE PAUL.

Que celui qui veut être le premier se fasse le dernier et le serviteur de tous.

S. VINCENT DE PAUL.

Monsieur le Curé au Bal

(Pour les *Fleurs de la Charité*)

Grande animation dans l'hôtel de Madame la Comtesse ***. Dans quatre jours on signera le contrat de mariage de sa fille unique, trésor accompli, avec le jeune baron X, brillant officier de dragons. Les domestiques frottent du haut en bas : les escaliers, la porte d'entrée éblouissent. Dans son cabinet de travail Madame, aidée de sa fille, lance les invitations. Le travail n'est pas difficile ; la liste des habitués est complète depuis longtemps, car on n'est pas au premier bal. Comme il faut danser aujourd'hui pour marier ses enfants ! De temps en temps on vient les déranger pour un renseignement. " Où disposera-t-on la buvette ? Quelles liqueurs Madame désire-t-elle acheter ?

Il faut répondre à tous, écrire tout en répondant et causer d'autres choses en répondant aux domestiques. Quelles têtes bien organisées, et quelles langues déliées ! Toilettes, menu, rafraîchissements, réflexions peu charitables sur les invités, échange d'impressions au sujet de la dernière visite à monsieur le curé, tout y passe.

" Quel bon prêtre que ce monsieur le curé ! Comme il est bon pour tous, mais surtout combien avenant pour ses pauvres. Bien sûr que nous l'aurons au dîner de nocé."

La main de la jeune fille courait machinalement d'une enveloppe à l'autre, les noms défilaient avec rapidité. Le temps de le lire sur la liste, le nom était déjà écrit. Dans ce tourbillon, un nom se glissa, et parmi les adresses destinées à la société élégante, une était préparée pour M. le Curé.....

*
* *

Le bon prêtre dépouillait son courrier. Des lettres de demandes, quelques-unes contenant des aumônes toujours insuffisantes pour les misères à secourir, des confidences pénibles, des conseils. Il y avait de tout dans ces lettres..... L'une d'elles avait l'air plus coquet : papier glacé, d'un bleu tendre, elle semblait apporter de bonnes nouvelles. Le curé la prend comme les autres, sans plus de précaution, la froissant même un peu plus car elle fait des manières pour se laisser ouvrir. Sur une carte armoiriée, avec filet doré, il lit, machinalement d'abord, bientôt avec étonnement :

“ Vous êtes invité à prendre part au bal qui sera donné le jeudi 25 Octobre, en l'hôtel de Madame la Comtesse de ***. — Croyant à une méprise, il recherche l'enveloppe qui se confondait dans son panier avec toutes ses compagnes. C'est bien à lui que cette invitation s'adresse. Il réfléchit un instant, puis un petit sourire de conspirateur effleure ses lèvres. On dirait vraiment qu'il se laisse tenter. Eh bien, oui il ira ! Jamais pareille invitation ne lui a été faite : puisque l'occasion se présente, il va en profiter : après tout, ses pauvres y gagneront.

* * *

Dans la rue une longue traînée de voitures qui stationnent à la porte de l'hôtel. La cour est illuminée. Le grand salon jette une clarté aveuglante, le grand escalier disparaît sous les tapis et les fleurs. Pour les riches le printemps est perpétuel. Les domestiques en livrée reçoivent les invités et les conduisent jusqu'à la salle des fêtes où un valet plus solennel, plus étri-qué que les autres dans son costume de cérémonie, les annonce avec une gravité automatique. Peu à peu le salon se remplit, la conversation s'anime. Ceux qui sont près de la maîtresse de maison ne tarissent pas en compliments, les autres après avoir présenté leurs vœux et les compliments de circonstance se dédommagent en critiquant, avec esprit il est vrai, ce qu'ils ont dû trouver charmant tout à l'heure. C'est le système de compensation !

Le valet de service de la même voix mielleuse annonce . . . “ Monsieur le Curé de St-Joseph ” . . . Un aérolithe serait venu se reposer au milieu du salon que la surprise n'aurait pas été plus grande. La maîtresse de maison en sursauta au point de faire tomber la parure qui ornait ses cheveux. C'était bien ce saint homme de curé qui était là ! l'air assez à l'aise, avec sa bonne figure souriante, ses cheveux un peu en broussaille, sa soutane, neuve autrefois, et des souliers d'une largeur d'autant plus accentuée que ses voisins et surtout ses voisines semblaient n'avoir que des diminutifs de chaussures. Avec une aisance qu'aurait enviée plus d'un danseur émérite, il alla saluer la maîtresse de maison, exprima ses vœux à la demoiselle et, comme une grosse tache noire, il s'assit au milieu de toutes ces toilettes brillantes, trop brillantes même et surtout

un peu trop justes. Dieu, pensa le bon curé, comme ces étoffes doivent coûter cher pour qu'on en prenne si peu ! — Le premier mouvement de stupeur passa vite, chacun s'ingéniant à ranimer la conversation, le curé comme les autres.

La grande porte de l'hôtel roula sur ses gonds : le dernier invité devenait d'entrer et le bal allait enfin commencer. Le moment venait critique. La comtesse envoyait pieusement son bon curé à tous . . . les saints. Comment faire ? Dans sa mémoire de femme du monde elle repassait tous les livres de politesse, jamais ce cas n'avait été prévu. Une ressource lui restait . . . attendre que cet hôte importun voulut bien partir. Dans sa surexcitation elle agitait son éventail avec frénésie, se tournait, se retournait, semblait songer à tout et ne songeait à rien . . . qu'au départ de son danseur, qu'on ne ferait jamais danser. Elle avait beau s'éventer au risque d'établir un courant d'air dans la salle de bal, le curé ne bougeait pas. Il causait tranquillement avec le président du Comité qui soutenait ses écoles.

Les invités commençaient à se regarder : le bal allait-il tourner en comédie ? Quelles gorges-chaudes ne ferait-on pas le lendemain dans tous les salons de la ville, et puis quelle humiliation pour sa fille — quelle épreuve pour son futur gendre, — serait-il assez constant pour la supporter ?

Elle arrêta le mouvement saccadé de son éventail, ce qui sembla rassurer ses voisins qui songeaient déjà à prendre un rhume de cerveau, elle fixa le parquet ciré sur lequel on aurait dû valser depuis longtemps . . . Sa décision fut prise : Après tout, il faut en finir . . . S'il veut danser, il dansera !!! En femme du monde parfaitement élevée, elle comprima sa mauvaise humeur, se dirigea à travers le salon, et s'approchant du groupe où se trouvait . . . la tache noire, elle offrit gracieusement son bras au curé importun. On ne parlait plus dans l'élégante société . . . Le bon prêtre semblait attendre ce moment ; il présenta son chapeau à la comtesse : " En recevant votre invitation, madame, j'ai pensé que vous vouliez me fournir l'occasion de recueillir quelques aumônes pour mes pauvres, je vous en remercie, et si vous le voulez, vous serez, ce soir, dame quêteuse."

Le sourire sur les lèvres, elle accepta le chapeau qui devait

servir de bourse. Sans chercher ce qu'elle avait sur elle, afin de gagner du temps, elle détacha de sa chevelure une épingle ornée d'un diamant et la déposa comme fond de bourse. L'exemple était donné, chacun et surtout chacune suivit. Dans sa précipitation à voir le bal commencé (et M. le curé parti), la jeune fiancée laissa tomber dans le chapeau l'anneau qu'elle avait reçu du lieutenant. Le curé accompagnant la quêteuse, remerciait chacun des invités : puis avec le même naturel qu'il avait eu pour se présenter, il prit congé de ses compagnons de bal.

La comtesse respira d'aise en le voyant s'éloigner, le curé souriait en songeant à ses pauvres.

ALEXANDRE LECLERC.

Notre Concours

Nous avons dû jusqu'à présent refuser les essais poétiques que nous envoyaient de jeunes littérateurs animés d'intentions excellentes et servis parfois par un réel talent ; nous ne pouvions cependant accueillir toutes ces productions sans courir le risque d'encombrer notre Revue. Pour encourager les poètes nous proposerons dorénavant un sujet qui devra être traité par les concurrents ; nous soumettrons ces compositions à un jury d'hommes de lettres, et nous publierons dans le numéro de novembre la production qui sera jugée la plus parfaite.

Le sujet du concours sera *La Mort de Champlain*. Ce morceau ne devra pas dépasser 40 à 50 vers : il est permis d'être plus court, car la longueur n'ajoute rien à la perfection.

Comme toujours, nous ne répondons pas des manuscrits non insérés.

Les manuscrits doivent nous être adressés avant le 15 novembre.

Si l'amour de Dieu est un feu, le zèle en est la flamme ; si l'amour est un soleil, le zèle en est le rayon.

S. VINCENT DE PAUL.

Notre charité doit être universelle, embrasser toutes les créatures capables d'en recevoir les effets, s'étendre à tous les besoins de l'âme et du corps.

S. VINCENT DE PAUL.